

Compte Rendu de l'interview de Nikoleta Kerinska

Nikoleta Kerinska entame son analyse en opérant une distinction historique fondamentale entre l'intelligence artificielle « symbolique » des années 1970 à 1990 et les IA génératives actuelles. Elle rappelle que les premières expérimentations artistiques, bien que plus laborieuses car nécessitant de la programmation, instaurent un dialogue transparent et ludique permettant de comprendre la différence entre l'homme et la machine. À l'inverse, elle observe que l'usage contemporain des IA génératives est marqué par une facilité d'accès qui dispense souvent les utilisateurs de comprendre le fonctionnement technologique sous-jacent. Cette opacité, couplée à une simplicité d'utilisation, risque selon elle de conduire à une production artistique superficielle si elle n'est pas accompagnée d'une réflexion sur la nature même de l'outil.

Sur la question de l'utilité, l'intervenante établit une dichotomie nette entre le domaine du design et celui de la création artistique pure. Elle valide l'usage de l'IA dans le design et la communication visuelle, considérant qu'il s'agit de domaines axés sur la résolution de problèmes et la productivité, où l'IA permet de générer rapidement de multiples itérations pour répondre à un cahier des charges. En revanche, elle se montre beaucoup plus critique quant à l'automatisation de l'art. Pour elle, déléguer l'acte de création à une machine vide l'art de sa substance, qui devrait être une activité d'épanouissement humain. Elle soutient que l'IA ne devient artistiquement pertinente que lorsqu'elle est utilisée pour tester les limites de la psychologie humaine ou explorer de nouvelles formes de créativité, et non simplement pour simuler le réel ou imiter des styles existants.

L'entretien aborde également la mécanique interne des IA génératives et ses conséquences esthétiques. Nikoleta Kerinska explique que ces modèles fonctionnent par compilation statistique de millions d'images créées par des humains, ne retenant souvent que ce qui est conventionnellement « beau » ou harmonieux. L'IA produisant ainsi une moyenne esthétique sans avoir ni conscience ni opinion, le rôle de l'artiste se déplace de l'exécution vers la décision. C'est l'humain qui, fort de sa sensibilité, de sa culture et de son jugement critique, doit valider ou rejeter les propositions de la machine. L'intervenante souligne que l'harmonie détectée par nos cerveaux reste le critère final, un critère que la machine mime mais ne ressent pas.

En tant qu'enseignante, elle soulève des enjeux pédagogiques majeurs concernant l'acquisition des compétences. Elle insiste sur la nécessité pour les étudiants de maîtriser d'abord les techniques manuelles et traditionnelles avant de recourir à l'IA, afin de structurer leur pensée et leur créativité. Elle craint une forme de dépendance intellectuelle et technique si l'apprentissage est immédiatement médiatisé par l'automatisation. Selon elle, les compétences de demain ne seront plus tant techniques puisque la machine peut exécuter mais culturelles et critiques : il s'agira de savoir convoquer l'histoire de l'art, analyser les images et justifier des choix créatifs face à une production automatisée massive.

Enfin, l'intervenante conclut sur les aspects éthiques et économiques de la controverse. Elle dénonce l'appropriation massive et sans consentement des œuvres d'artistes pour entraîner les modèles les plus performants, qualifiant la situation actuelle de « jungle » juridique régie par une logique capitaliste. Bien qu'elle note l'existence d'alternatives plus éthiques comme Adobe Firefly, elle remarque que celles-ci sont souvent moins créatives car entraînées sur des bases de données plus restreintes. Sa vision de l'avenir est celle d'une valorisation du « fait main » sur le marché de l'art,

tandis que les artistes numériques évolueront vers l'entraînement de leurs propres modèles d'IA sur leurs corpus personnels, hybridant ainsi technologie et singularité artistique.